

Les liens invisibles

Les Faux Tatouages de Pascal Plante

Jean-Marie Lanlo

Volume 36, numéro 2, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88077ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lanlo, J.-M. (2018). Compte rendu de [Les liens invisibles / *Les Faux Tatouages* de Pascal Plante]. *Ciné-Bulles*, 36(2), 48–48.



Les Faux Tatouages

de Pascal Plante

Les liens invisibles

JEAN-MARIE LANLO

Pascal Plante, qui signe ici son premier long métrage de fiction, n'est pas un inconnu des amateurs de courts métrages. Avec **Blonde aux yeux bleus** notamment, il rendait particulièrement crédible la relation entre une mère et sa fillette adepte de concours de beauté, sans trop se reposer sur des dialogues explicatifs, mais en filmant surtout le lien invisible qui unit les êtres.

Avec **Les Faux Tatouages**, il réédite cette prouesse en la complexifiant. Ici, Mag, la blonde aux yeux bleus (la talentueuse Rose-Marie Perreault et sa jolie moue boudeuse) n'est plus une petite fille, mais une jeune adulte. À l'occasion d'un concert, elle fait la connaissance de Théo, un jeune homme qui fête seul son passage à l'âge de la majorité (Anthony Therrien, déjà vu dans **Corbo** et une nouvelle fois très juste). Le travail de Plante consiste non seulement à filmer ce lien invisible, mais surtout sa naissance. Il scrute ces deux êtres attentivement, laisse les silences gênés se mêler aux paroles maladroites, observe les regards qui cherchent petit à petit à se rencontrer, avant que les corps eux-mêmes ne fusionnent pour sceller ce lien. Ce qui n'aurait pu être qu'une aventure d'un soir

devient alors autre chose, qui se développe progressivement sous les yeux du spectateur. Cependant, nous savons, tout comme les protagonistes, que cette connexion ne durera pas, le jeune homme devant déménager bientôt. En prenant son temps, Plante filme non seulement la naissance et la consolidation de ce lien, mais également la certitude de sa caducité prochaine. En reprenant ce qui faisait la force du court métrage cité plus haut, et en le rendant plus complexe pour l'adapter au long métrage, le réalisateur semble affirmer la conscience de son propre talent de cinéaste, c'est-à-dire de créateur d'images en mouvements capables de faire comprendre à elles seules des sentiments que des lignes de dialogues peineraient à décrire.

Pourtant, tout au long du film, Plante paraît dans le même temps douter. Doute-t-il de lui ou du spectateur? Pourquoi prend-il régulièrement une direction opposée à celle qu'il maîtrise tant? En effet, alors que les liens qui se tissent entre ces deux jeunes adultes formaient un sujet fascinant à part entière, le cinéaste greffe des éléments narratifs superflus, car soit trop présents, soit pas assez... et surtout gauchement insérés. Très vite en effet, le film fait comprendre au spectateur avec maladresse que le héros est poursuivi par un douloureux passé. Pas assez développé pour

devenir le sujet du film, pas assez naturellement intégré pour ajouter une épaisseur à son personnage, cette malencontreuse verrue scénaristique ne parvient qu'à engendrer des scènes très faibles, voire risibles (lorsque la sœur de Mag joue dans la rue, la peur excessive de Théo à l'approche d'une voiture!).

Pourquoi ce choix maladroit? Plante avait-il peur de ne pas tenir la distance en se focalisant sur des petits riens pendant tout un long métrage? Avec un tel talent, nous aurions souhaité qu'il prenne ce risque. Peut-être osera-t-il un peu plus à l'avenir et demandera-t-il le renfort d'un scénariste talentueux pour l'aider à sublimer son talent de cinéaste? Cette option lui permettrait probablement d'intégrer des éléments dramatiques de manière plus subtile, ce qui renforcerait sa capacité presque insolente à créer des personnages crédibles en un plan ou deux.

Quoi qu'il en soit, comme pour s'excuser de s'être égaré, Pascal Plante finit son film en beauté. Alors qu'il avait jusque-là filmé les liens invisibles, mais quasiment physiques, se tissant entre deux êtres, il propose une nouvelle variante, dématérialisée, à l'occasion de la conversation téléphonique et musicale finale. Le résultat, aussi simple que bouleversant, rend à lui seul indispensable le visionnement de ce petit film beau, imparfait, mais très prometteur. **EB**



Québec / 2017 / 87 min

RÉAL., SCÉN. ET MONT. Pascal Plante **IMAGE** Vincent Allard **PROD.** Katerine Lefrançois **INT.** Anthony Therrien, Rose-Marie Perreault, Lysandre Nadeau, Brigitte Poupart **DIST.** Maison 4:3